

goute qui ne passait pas par son gosier.

—Mais, puisque l'humeur de votre ancien compagnon est si peu d'accord avec la vôtre, M. Lavergne, puis-je vous demander pourquoi vous désirez renouveler connaissance avec lui ?

—Et puis-je, à mon tour, vous demander, M. DuPlessis, quel motif vous a fait désirer de connaître Thom Cambrai ?

—Je vous l'ai déjà dit, la curiosité.

—M. DuPlessis, j'ai assez vécu avec les habiles pour qu'on ne me fasse pas avaler du son pour de la farine. Vous avez de la naissance et de l'éducation, vous jouissez d'une réputation honorable ; cependant, vous vous associez avec un vaurien, comme on m'appelle, pour venir voir un autre garnement, et tout cela par simple curiosité ? Allons donc ! ce n'est pas à Michel Lavergne que l'on conte de pareilles sornettes avec chance de les faire gober. Gardez vos secrets, moi, les miens, et vogue la galère !

Tout en parlant ainsi entre haut et bas, ils étaient arrivés à la porte de la maison. Michel frappa hardiment, et un domestique à figure rechignée vint regarder à travers un judas garni de barreaux de fer.

—Nous voulons parler à M. Cambrai pour affaires très pressantes, hasarda Michel avec assurance.

Le domestique leur dit d'attendre un instant. Puis il revint leur ouvrir, et les introduisit dans une grande salle où l'on ne voyait que très peu de meubles antiques et délabrés. Le maître du logis entra. C'était un vieillard paraissant avoir une cinquantaine d'années, de moyenne taille, mais de formes épaisses. Ses cheveux s'échappaient malproprement d'un bonnet fourré, ses yeux noirs, enfoncés sous deux gros sourcils, et presque toujours baissés, brillaient par moments d'un feu sinistre. Ses traits étaient irréguliers, et tout l'ensemble de sa personne inspirait la répulsion. Il portait un pourpoint à manches de cuir semblable à ceux des paysans un peu aisés de cette époque ; à son ceinturon pendaient d'un côté une paire de pistolets et de l'autre un poignard, dans leur fourreaux. Il jeta un regard scrutateur sur les deux étrangers, et dit d'une voix basse et comme contem-

—Permettez-moi de vous demander, messieurs, le motif de votre visite ?

Il semblait s'adresser à DuPlessis plutôt qu'à Michel, mais ce fut celui-ci qui répondit :

—Mon bon ami, mon ancien compagnon, mon cher Thom Cambrai, avez-vous oublié Michel Lavergne ?

—Michel Lavergne ! répéta d'une voix sourde Cambrai en retirant son bras que Michel avait pris folâtement ; êtes-vous donc Michel Lavergne ?

—Oui, sans doute, aussi vrai que vous êtes Thom Cambrai.

—Fort bien, dit ce dernier en fronçant les sourcils ; et quel motif a pu amener ici Michel Lavergne ?

—Ah ! Ah ! je m'attendais de trouver chez Thom un meilleur accueil.

—Quoi ! gibier de potence, pratique du bourreau, oses-tu te flatter d'un bon accueil de quiconque n'a rien à craindre de la justice vengeresse de la société ?

—Il me semble que je suis une assez bonne compagnie pour Thom le *Bucheron*.

—Écoutez, Michel Lavergne, vous êtes un joueur ; eh bien ! calculez les chances que vous avez pour que je ne vous jette pas par cette fenêtre dans la rivière qui coule là, à côté d'ici.

—Il y en a dix contre une que vous ne m'y jetterez pas.

—Et pourquoi ? demanda Cambrai les dents serrées et les yeux flamboyants.

—Parce que je suis maintenant plus vigoureux que vous et que vous n'oseriez me toucher. J'ai l'esprit du jeu des batailles, si je ne suis pas autant que vous possédé du démon de l'astuce.

Cambrai parut réfléchir, fit deux fois le tour de la salle agité, puis il reprit :

—N'aie pas de raucune, mon bon Michel ; je voulais m'assurer si tu avais conservé ton honorable franchise, que les méchants appellent impudence. Mais quel est ton compagnon ? Est-ce un coupeur de bourses ?

—M. Gatineau DuPlessis, honnête gentilhomme, plein de qualités ; mais il ne trafique pas dans le même genre que moi. Peut-être y viendra-t-il plus tard ; mais ce n'est encore qu'un néophyte qui recherche la société des grands maîtres.